Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 16 (1883)

Buchbesprechung: Philosophie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

solutions, autrefois en crédit, qui sont aujourd'hui abandonnées ou, pour parler allemand, qui appartiennent à un point de vue dépassé. J'ajoute que le théologien de profession ne lira pas non plus ce volume sans intérêt ni sans en retirer du fruit, soit qu'il s'agisse de sa propre spécialité, soit surtout que le sujet rentre dans un domaine qui lui est moins familier. Combien, en effet, n'importe-t-il pas, tandis qu'on travaille sur un point déterminé, de ne pas perdre de vue l'ensemble [1] !

Il ne saurait être question dans cette annonce sommaire d'entrer dans les détails. La matière est trop vaste et notre compétence trop limitée. S'il nous est permis de porter un jugement sur les travaux réunis dans ces deux demi-volumes, en désignant ceux qui, à notre avis, méritent une attention particulière, nous n'hésitons pas à signaler, dans les prolégomènes, les pages esquissant l'histoire de la théologie ; puis la substantielle introduction à l'Ancien Testament de M. Strack, et enfin la théologie biblique du Nouveau Testament de M. Grau. L'herméneutique de M. Volck a ceci d'intéressant qu'elle offre un résumé fidèle des idées de feu le professeur Hofmann d'Erlangen, dont le même M. Volck a publié naguère les cours sur cette discipline. (Voir *Revue de théol. et de phil.*, 1880, pag. 449 à 487).

On annonce, comme devant paraître avant longtemps, la première moitié du tome III, comprenant l'éthique et la théologie pratique. H. V.

PHILOSOPHIE

H.-F. Amiel. — Œuvres posthumes. — Tome premier [2].

« Henri-Frédéric Amiel, professeur de philosophie à l'université de Genève, mort le 11 mai 1881 à l'âge de 60 ans, était connu

[1] Un soin particulier et tout à fait digne d'éloge a été voué à la partie bibliographique.

[2] *Henri-Frédéric Amiel. — Fragments d'un Journal intime*, précédés d'une étude par Edmond Scherer. — Tome Ier. Paris, Sandoz et Thuillier, éditeurs ; Genève, librairie Desrogis ; Neuchâtel, librairie J. Sandoz, 1883. — LXXV et 236 pages.

par tout un ensemble de publications remarquables, qui dénotaient à la fois le penseur original, le patriote sincère et le poète délicat. Nous citerons, parmi ses travaux en prose : l'*Histoire de l'académie de Genève*, l'étude sur le *mouvement littéraire dans la Suisse romande*, la conférence sur *Jean-Jacques Rousseau*, les notices sur Mme de Staël et le peintre Hornung dans la *Galerie suisse*. Amiel a surtout publié des recueils de vers : les *Grains de mil*, *Il Penseroso*, *la Part du rêve*, *les Etrangères*, *Jour à jour*. La poésie d'Amiel, dans ces recueils, est le plus souvent subjective et mélancolique ; mais il a su aussi faire vibrer la corde patriotique dans son *Escalade* et dans son *Romancero de Charles le Téméraire*.

» Cependant, malgré le nombre et le mérite de ces diverses publications, les amis du défunt avaient le sentiment qu'il n'avait pas donné la mesure de sa portée d'esprit, et ils regrettaient, en particulier, qu'il n'eût publié aucun travail de philosophie proprement dite. — Heureusement, Amiel avait l'habitude, depuis trente ans et plus, de noter jour par jour ses impressions et ses pensées, dans un *Journal intime* qui forme un ensemble considérable. Son exécuteur testamentaire publie aujourd'hui un premier volume entièrement inédit, formé d'extraits des quinze premières années de ce *Journal*.

» Nous ne craignons pas de dire que ce volume sera toute une révélation, tant il y a de profondeur et même de sublimité dans les pensées de l'auteur sur le monde et la vie, de poésie pénétrante et sentie dans ses impressions personnelles, de finesse enfin et d'esprit dans ses jugements sur les hommes et les œuvres. On reconnaît partout, dans ces fragments, une âme sérieuse et passionnée, un cœur généreux, un don extraordinaire d'observation et de réflexion.

» Ce qui double le prix de ce volume, c'est l'étude que M. Edmond Scherer a bien voulu écrire sur son ancien ami. Rarement l'éminent critique a été mieux inspiré. Il a démêlé avec un art consommé et présenté de la façon la plus habile les éléments si complexes qui formaient la nature intellectuelle et morale d'Amiel. L'étude de M. Scherer est un petit chef-d'œuvre d'analyse psychologique. Il fallait un esprit comme le sien, si pénétrant et si

élevé à la fois, pour bien saisir et bien rendre les tragédies intérieures d'une âme travaillée et profonde comme celle d'Amiel. Le peintre s'est montré digne du modèle. Il recompose cette individualité si particulière et la fait revivre dans ce qu'elle a de plus intime et de plus original. Enfin, dans ce travail si philosophique, on sent l'affection de l'ami. L'auteur sait qu'Amiel n'a pas rencontré de son vivant l'accueil auquel il avait droit. Il a fait en sorte que ses œuvres posthumes aient une chance meilleure, et le classent enfin à son rang dans la littérature contemporaine. »

En reproduisant cette notice bibliographique nous ne répondons pas seulement à un vœu des éditeurs, nous remplissons un devoir envers l'auteur du *Journal intime*. Amiel a concouru à la fondation de cette Revue, et il en a été un des premiers collaborateurs. Nous regrettons de devoir ajouter que cette collaboration ne s'est guère étendue au delà de la première année. Quinze ans se sont écoulés dès lors. Qu'il nous soit permis, après ce trop long silence, de lui donner pour quelques instants la parole, en détachant trois ou quatre pages de son œuvre posthume. Ces fragments vous feront désirer de lire le volume, et vous direz après cela si on a eu tort de parler de révélation.

Voici ce qu'Amiel écrivait en 1851, après avoir lu un volume de Ruge, « où l'humanisme des néo-hégéliens, en politique, en religion, en littérature, est représenté par des correspondances ou des articles (Kuno Fischer, Kollach, etc.) » : « Ils rappellent le parti *philosophiste* du siècle dernier, tout puissant à dissoudre par le raisonnement et la raison, impuissant à construire, car la construction repose sur le sentiment, l'instinct et la volonté. La conscience philosophique se prend ici pour la force réalisatrice, la rédemption de l'intelligence se prend pour la rédemption du cœur ; c'est-à-dire la partie pour le tout. Ils me font saisir la différence radicale de l'*intellectualisme* et du *moralisme*. Chez eux la philosophie veut supplanter la religion. Le principe de leur religion, c'est l'homme, et le sommet de l'homme, c'est la pensée. Leur religion est donc la religion de la pensée. — Ce sont là les deux mondes : le christianisme apporte et prêche le salut par la conversion de la volonté ; l'humanisme le salut par l'émancipation de l'esprit. L'un saisit le cœur, l'autre le cerveau... L'un veut

éclairer en améliorant, l'autre améliorer en éclairant. C'est la différence de Socrate à Jésus.

» *La question capitale est celle du péché.* La question de l'immanence, du dualisme est secondaire. La Trinité, la vie à venir, le paradis et l'enfer, peuvent cesser d'être des dogmes, des réalités spirituelles, la forme et la lettre peuvent s'évanouir, la question humaine demeure : Qu'est-ce qui sauve ? Comment l'homme est-il amené à être vraiment homme ? La dernière racine de son être est-elle la responsabilité, oui ou non ? est-ce faire ou savoir le bien, agir ou penser qui sont le dernier but ?..

»... La philosophie ne doit pas remplacer la religion ; les révolutionnaires ne sont pas des apôtres, quoique les apôtres aient été révolutionnaires. Sauver du dehors au dedans, et par dehors j'entends aussi l'intelligence relativement à la volonté, c'est une erreur et un danger. La partie négative de l'œuvre des humanistes est bonne, elle dépouillera le christianisme de toute une coque devenue extérieure ; mais Ruge et Feuerbach ne peuvent sauver l'humanité. Il lui faut des saints et des héros pour compléter l'œuvre des philosophes... Savoir, aimer et pouvoir, c'est là la vie complète. » (Pag. 22-25.)

La « question capitale du péché, » un profond sentiment du péché poursuivent sans cesse l'auteur du *Journal*. Nous insistons d'autant plus sur ce point qu'il paraît avoir moins touché l'auteur de la magistrale étude placée en tête du volume. — A propos de la *Profession de foi du XIX*e *siècle*, de Pelletan : « C'est un bel ouvrage, dit-il. Il n'y manque qu'une chose : la notion du mal... Toujours la tendance à prendre l'apparence pour la chose, la forme pour la substance, la loi pour l'essence ; toujours cette absence de personnalité morale ; cette obtusité de conscience qui n'a pas reconnu le péché dans la volonté, qui met le mal hors de l'homme, moralise par le dehors et métamorphose toute l'histoire. » (Pag. 76 sq.) — Et ailleurs : « Il faut reconnaître que chacun de nous porte en soi son bourreau, son démon, son enfer, dans son péché, et que son péché c'est son idole, et que cette idole qui séduit les volontés de son cœur est sa malédiction. *Mourir au péché !* ce prodigieux mot du christianisme demeure bien la plus haute solution théorique de la vie intérieure. C'est là seulement

qu'est la paix de la conscience, et sans cette paix il n'y a point de paix. » (Pag. 130.) — « La notion du mal et de sa guérison est la meilleure mesure de la profondeur d'une doctrine religieuse. » (Pag. 128.) — « Le pardon ne peut précéder le repentir et le repentir ne commence qu'avec l'humilité... C'est quand on accepte l'expiation qu'elle peut être épargnée ; c'est quand on se soumet sincèrement que la grâce peut être accordée. C'est quand la douleur trouve son œuvre faite que Dieu peut nous en faire la remise. L'épreuve ne s'arrête donc que lorsqu'elle est inutile, c'est pourquoi elle ne s'arrête presque jamais. — La liberté soumise, quel problème ! Il faut pourtant toujours en revenir là. » (Pag. 97 et suiv.) — « Voir toutes choses en Dieu, faire de sa propre vie la traversée de l'idéal, vivre avec gratitude, recueillement, douceur et courage, c'est le magnifique point de vue de Marc-Aurèle ; y ajouter l'humilité qui s'agenouille et la charité qui se dévoue, c'est la sagesse des enfants de Dieu, c'est la joie immortelle des vrais chrétiens. » (Pag. 176.)

Voici sur la chrétienté actuelle des réflexions qui ne manquent pas d'un fond de vérité : « Le christianisme, en brisant l'homme en extérieur et intérieur, le monde en terre et ciel, en enfer et paradis, a décomposé l'unité humaine, il est vrai pour la reconstruire plus profonde et plus vraie ; mais la chrétienté n'a pas encore digéré ce levain puissant. Elle n'a pas encore conquis la vraie humanité ; elle vit encore sous l'antinomie du péché et de la grâce, d'ici-bas et de là-haut. Elle n'a pas pénétré dans tout le cœur de Jésus ; elle est encore dans le *narthex* de la pénitence ; elle n'est pas réconciliée, et même les Eglises portent encore la livrée de la domesticité et n'ont pas la joie des filles de Dieu, baptisées de Saint-Esprit. » (Pag. 61.) — « Je suis stupéfait de l'incroyable somme de judaïsme, de formalisme qui subsiste encore dix-neuf siècles après que le Rédempteur a proclamé que c'était la lettre qui tuait et que le symbolisme était mort. La nouvelle religion est si profonde qu'elle n'est pas même comprise à l'heure qu'il est et paraît blasphématoire à la plupart des chrétiens. La personne du Christ est le centre de cette révélation ; révélation, rédemption, vie éternelle, divinité, humanité, propitiation, incarnation, jugement, Satan, ciel, enfer, tout cela

s'est matérialisé, épaissi et présente cette étrange ironie d'avoir un sens profond et d'être interprété charnellement. La hardiesse et la liberté chrétiennes sont à reconquérir ; c'est l'Eglise qui est hérétique, l'Eglise dont la vue est trouble et le cœur timide... A notre siècle il faut une dogmatique nouvelle, c'est-à-dire une explication plus profonde de la nature de Christ et des éclairs qu'elle projette sur le ciel et sur l'humanité. » (Pag. 8 et suiv. ; octobre 1849, après une lecture de l'évangile de saint Jean.)

A propos d'un discours sur le Saint-Esprit, « beau mais insuffisant » : « Pourquoi ne suis-je pas édifié? faute d'onction. Pourquoi pas d'onction? parce que le christianisme, à ce point de vue rationaliste, est celui de la *dignité*, non celui de l'*humilité :* la pénitence, la lutte impuissante, l'austérité y manquent ; la loi s'efface, la sainteté et le mysticisme s'évaporent; l'accent spécifiquement chrétien fait défaut. Mon impression est toujours la même. N'affadissez point la foi, en la dissolvant en pure psychologie morale. J'éprouve un sentiment d'inconvenance et un vrai malaise à voir la philosophie en chaire : « On a ôté mon Sauveur » et je ne sais où on l'a mis, » ont le droit de dire les simples et je le répète avec eux. — Ainsi les uns me choquent par leur dogmatisme sacerdotal, les autres par leur laïcisme rationaliste. Il me semble que la bonne prédication devrait unir, comme Schleiermacher, la parfaite humilité morale à l'énergique indépendance de la pensée, le sentiment profond du péché au respect de la critique et à la passion du vrai. » (Pag. 143.)

En avril 1866, il prend occasion des *conférences pastorales* de Paris pour s'expliquer sur sa position personnelle vis-à-vis des deux partis en présence : « Le protestantisme est une combinaison de deux facteurs : l'autorité des Ecritures et le libre examen ; dès qu'un des facteurs est menacé ou disparaît, le protestantisme disparaît ; une nouvelle forme du christianisme lui succède, et par exemple, l'Eglise des frères du Saint-Esprit, ou celle du théisme chrétien. Pour moi, je ne vois à ce résultat nul inconvénient ; mais je crois les amis de l'Eglise protestante logiques dans leur refus d'abandonner le symbole des apôtres, et les individualistes illogiques en croyant conserver le protestantisme sans l'autorité. — La question de méthode sépare les deux camps. Je me sépare

de tous deux par le fond. A mon sens, le christianisme est avant tout religieux, et la religion n'est point une méthode ; elle est une vie, une vie supérieure et surnaturelle, mystique par sa racine et pratique par ses fruits, une communion avec Dieu, un enthousiasme profond et calme, un amour qui rayonne, une force qui agit, une félicité qui s'épanche ; bref, la religion est un état de l'âme. Ces querelles de méthode ont leur valeur, mais cette valeur est secondaire ; elles ne consoleront pas un cœur et n'édifieront pas une conscience. C'est pourquoi je ne me sens pas intéressé et pris par ces luttes ecclésiastiques. Que les uns ou les autres aient la majorité et la victoire, l'essentiel n'y fait aucun profit, car la dogmatique, la critique, l'Eglise ne sont pas la religion, et c'est la religion, le sentiment divin de la vie, qui importe... Par la religion, on vit en Dieu ; et par toutes ces querelles, on ne vit qu'avec les hommes et avec les fracs noirs. Il n'y a donc pas équivalence. » (Pag. 224 et suiv.)

A ces réflexions sur les questions religieuses, morales, ecclésiastiques du moment, aux jugements sur les événements politiques et les problèmes sociaux, à l'analyse pénétrante de ses impressions personnelles, à la contemplation sans cesse renouvelée des mystères de son individualité si riche en contrastes, au récit de ses souffrances de génie stérile, pour parler avec M. Edmond Scherer, à tout cela s'ajoutent, se mêlent des études pleines de finesse et d'originalité sur les hommes dont il lisait les ouvrages ou qu'il avait eu l'occasion d'entendre : Maine de Biran et Joubert, Sismondi et Quinet, J.-J. Rousseau et Tocqueville, Corneille et Chateaubriand, Victor Hugo et Victor Cherbuliez, Schleiermacher et Vinet, Ad. Monod et Ern. Naville, etc. Cette galerie de portraits n'est pas ce qu'il y a de moins attrayant ni de moins instructif dans le *Journal* d'Amiel. Ecoutons, avant de le quitter, ce qu'il disait de Vinet en 1852, pag. 58 et suiv. C'est une page qui peint celui qui l'a écrite tout autant que celui qui en fait l'objet.

« Comme penseur, comme chrétien et comme homme, Vinet restera un modèle et un type ; sa philosophie, sa théologie, son esthétique, bref son œuvre, sera ou est dépassée sur tous les points. Vinet est une grande âme et un beau talent, mais pas

assez bien servi par les circonstances ; une personnalité digne de toute vénération, un grand homme de bien et un écrivain d'élite, mais pas encore un grand homme ni un grand écrivain. Profondeur et pureté, voilà ce qu'il possède à un degré éminent, mais non proprement la grandeur. Il est, pour cela, un peu trop subtil et analytique, trop ingénieux et raffiné, il a trop de pensée de détail, et pas assez de veine, d'éloquence, d'imagination, de chaleur et d'ampleur. Essentiellement et constamment méditatif, il ne lui reste plus assez de puissance pour le dehors. La casuistique de conscience et la casuistique grammaticale, l'éternelle suspicion du moi, le perpétuel examen moral, expliquent son talent et ses limites. Vinet manque de flamme, de masse, d'entraînement et par conséquent de popularité. L'individualisme, qui est son titre de gloire, est aussi la cause de sa faiblesse. On retrouve toujours chez lui le solitaire et l'ascète. Sa pensée est en chapelle, elle s'éprouve continuellement et ne s'épargne pas la discipline. De là cet air de discrétion, de scrupule, d'anxiété, qui la caractérise même dans son audace. Energie morale, mais délicatesse inquiétante ; finesse d'organisation, mais petite santé, pour ainsi dire : voilà une des impressions qu'elle fait éprouver. Force toujours reployée sur elle-même, contre elle-même, voilà le reproche, dirai-je, ou l'éloge à lui adresser. Plus d'élan dans l'allure, plus de muscles, en quelque sorte, autour des nerfs, plus de cercles de vie intellectuelle et historique autour de son cercle individuel ; voilà ce que notre Vinet, celui peut-être des écrivains qui fait le plus penser, laisse néanmoins encore à désirer. Moins de *réflexivité*, plus de *plasticité* et d'*objectivité*, voilà ce qui, du style de Vinet si riche de substance, si nerveux, si plein d'idées et de tours, ferait un grand style. Vinet, pour me résumer, c'est *l'homme et l'écrivain conscience*. Heureuse la littérature et la société qui compteraient à la fois deux ou trois individus pareils, sinon égaux ! »